

INTRODUCTION A LA LECTURE DE NEYLA, ROMAN DE K. KOMLA – EBRI

Du Prof. Guy K. Missodey *¹

Monsieur Kossi KOMLA-EBRI, Mesdames et Messieurs, bonjour et bienvenue à cette rencontre littéraire autour de NEYLA qui nous suit certainement, car depuis que j'ai fini de lire la dernière page de ce livre, l'éclat lumineux de chacune des myriades d'étoile me fragilise et me rappelle le regard perçant et effronté qui semble déshabiller mon âme. Je ne puis m'empêcher de paraphraser l'auteur. Bien sûr, sans aucune prétention de le défier sur le terrain de la création littéraire.

Vous comprenez comme tout lecteur de cet ouvrage je suis obsédé, ensorcelé, prisonnier du halo savamment tissé par l'art poétique du narrateur réussi (est-ce l'auteur ?) dont la dextérité à manipuler les mots devrait rivaliser celle de manipuler le bistouri. Aussi, suis-je prêt à parier que le Docteur Kossi KOMLA – EBRI est un chirurgien de renom.

Et pourtant, en guise de confiance, Mesdames et Messieurs, je dois vous avouer que les romans éponymes ne m'emballent pas souvent, surtout quand il s'agit d'une histoire d'amour. J'ai toujours tendance à m'écrier :

« Voilà encore un déçu, frustré et cocufié à la limite qui quémande ma sympathie ! »

J'ai failli avoir le même réflexe, surtout quand mon regard fut accroché par la première phrase du commentaire de Koffi ANYINEFA sur la dernière de couverture :

« NEYLA est avant tout un roman d'amour ».

Et pourtant, à la fin de la lecture de la 128^{nième} et dernière page du récit, après un soupir semblable au sifflement d'un ballon qu'on dégonfle, l'unique question qui m'a taraudé l'esprit pendant un long moment est la suivante : Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Et pourtant tout avait bien commencé comme un conte de fée puisque la rencontre entre NEYLA et Fofogan, qui deviendra son « petit grand monsieur », l'étudiant « Parisien », de 25 ans et sans copine, en vacances au pays natal dont

¹ **Guy MISSODEY** Prof. de Lettres, écrivain et critique littéraire (Université de Lomé, Togo)

les pieds de la capitale sont baignés par la mer, ressemble à l'une des scènes récurrentes des contes de fée.

L'orpheline, au passé non enviable qui rencontre le Prince Charmant à la faveur d'une visite de celui-ci à son frère cadet, ingénieur agronome de formation sur son lieu de travail où celle-ci est une téléphoniste.

D'autres scènes et références du récit nous rappellent les recettes du conte de fée comme la décision de NEYLA de quitter la fête organisée par Fofogan à sa famille et ses amis pour célébrer son retour :

« Je me souviens qu'à minuit, telle une Cendrillon, tu me dis que tu voulais rentrer chez toi... » (Page 18)

A cela, s'ajoute la magie du premier baiser, de la première nuit passée ensemble dont les souvenirs rappellent les délices du paradis :

« Tu m'as porté dans les limbes où gisaient les pétales défigurés par la grêle de la vie, où coulait les fleuves gonflés de mots tendres qui embrassent l'âme, dans une étreinte enveloppante, où le soleil transformait le visage en une mer de miel » (page 21)

De semblables élans de cœur en réponse aux corps embrassés, embrasés en fusion, le narrateur n'en est pas avare.

« Je me surprénais à épier ton magnifique visage absorbé par ta pleine jouissance, avec tes lèvres entrouvertes qui distillaient le plaisir entre tes dents serrées, tes narines palpitantes » (page 46)

Et ce n'est pas étonnant puisque de par sa profession, Kossi KOMLA-EBRI manipule le corps dont il connaît les moindres millimètres – carré. Ainsi, par endroits, ces scènes de corps rapportées par un style faussement pudique, par le recours aux suggestions pour ébranler l'imagination font baigner le texte dans une ambiance érotique, mais sans aucune vulgarité pornographique. Même si la vulgarité verbale reflétait le cadre de l'action, et la manière adoptée, ici, à la soudarde :

« Et dans la pénombre fraîche de cette classe vide, je t'ai serrée, puis embrassée doucement, te serrant contre moi, et toi, comme devinant mes intentions, tu as dit :

- **Tu ne voudras tout de même pas...**
- **Si ! dis-je, alors que tu essayais de te libérer en ajoutant :**

- ***Quelqu'un pourrait arriver !***
- ***Mais on s'en fout ! fut ma réponse alors que je cherchais à me purifier à ta source... » (page 84)***

Mais alors, comment le narrateur articule-t-il les différentes séquences (parties - membres) du récit de Fofogan et de NEYLA pour en faire un texte nouveau et original (un corps bien articulé) ?

Je ne sais pas pourquoi, mais l'image des séquences (souvenirs épars) comme obtenues d'une dissection et celle du texte composé, (l'ouvrage NEYLA) comme un corps composé auquel est donné un souffle nouveau par le talent de l'auteur conteur, ne me quittent pas.

En fait je parlais du conteur pour la raison que comme dans un conte non seulement la structure de l'action est nécessaire, c'est-à-dire non interchangeable, mais surtout il est imposé à la narration une allure hyperbolique avec des composants suivants :

Une phase ascendante qui va de la rencontre des deux personnages principaux jusqu'à leur projet de voyage au village natal de Fofogan, et qui s'achève à leur arrivée. Et d'ailleurs, l'ascension est également physique puisque la région natale du narrateur est sur des hauteurs, dans le Kloto, facile à identifier pour le lecteur togolais un peu curieux des réalités géographiques de son pays. Cette phase va du début jusqu'à la page 85, (près des deux tiers du roman) et qui sera clôturée par leurs étreintes dans la salle de classe de l'école de son enfance. Ce sera aussi leurs ébats amoureux qui mettront fin à la partie idyllique de ses vacances. Une autre lecture de cet acte, accompli dans une salle de classe pourrait l'interpréter comme la profanation d'un espace « sacré ». (Il est vrai le narrateur le reconnaît lui-même). Sans nécessairement au sens religieux, mais une salle de classe est sacralisée par le rituel de l'acte pédagogique. L'échec de la quête serait-elle une sanction négative, consécutive à l'acte de profanation ?

- **Un point d'inflexion** qui correspond dans les contes au lieu où le protagoniste est sensé découvrir l'objet de sa quête et qui détermine l'issue du récit. Et ici aussi la fonction « magique » de la fée est campée par l'oncle guérisseur qui va prédire de façon énigmatique l'issue de la quête

- **La phase descendante** qui conduit le protagoniste vers le dénouement du récit. Un retour qui peut s'apparenter à une descente aux Enfers. Ainsi, inexorablement, les deux personnages vont s'éloigner l'un de l'autre, et, comme Orphée dans le mythe, Fofogan commencera par perdre NEYLA sans aucun espoir de la retrouver.

La particularité du récit de Kossi KOMLA – EBRI réside dans son appropriation à rebours de cette structure puisqu'il a choisi d'inverser l'ordre des valeurs.

Ainsi, la phase ascendante, au lieu d'être la phase négative, jalonnée d'épreuves sous forme d'obstacle, est plutôt celle au cours de laquelle, Fofogan, sans grande difficulté va cueillir la belle fleur que représente NEYLA

Le point d'inflexion, inattendu, (puisque'il ne s'agit pas d'un choix volontaire du protagoniste) révèle un message inachevé et énigmatique

La phase descendante, quant à elle, s'est annoncée pénible et a tenu ses promesses : malaise et mauvaise humeur de Fofogan, l'univers nocturne dont la terreur est densifiée par la présence du corps habillé, la maladie de Fofogan, les aveux de NEYLA et la chute tragique

- **Monsieur KOMLA – EBRI, ce choix est-il conscient ? Pourquoi ?**

Quant au discours du narrateur, il oscille apparemment entre le style direct avec la récurrence et l'insistance de Tu, Neyla, Ney et le style indirect. Mais en réalité, le style direct est nécessairement infixé dans le style indirect puisque les nombreuses réflexions du narrateur – personnage principal, s'inscrivent dans la fonction conative. La réceptrice étant toujours NEYLA. Et même après le décès de NEYLA Fofogan continue de converser avec elle au style direct, sur les dernières pages du récit, de la page 123 à la page 128. D'ailleurs les monologues dans la solitude de Fofogan sont de faux monologues. Ou alors il y interpelle toujours NEYLA, soit parce qu'elle en est le destinataire, soit parce qu'elle en est le sujet/objet.

Et c'est parfois déroutant, voire agaçant pour le lecteur naïf que je suis : pris dans le piège de la magie du texte ensorceleur, je commence toujours par croire que le discours m'est adressé, comme un confident avant de me rendre compte de l'illusion. D'ailleurs, en écrivant ce texte, je ne me retrouve pas souvent entre NEYLA personnage et NEYLA roman...

Ainsi, ici, l'univers romanesque de Kossi KOMLA-EBRI est saturé de NEYLA par son omniprésence : même absente dans l'action, elle y est présente ; même décédée, elle est y présente.

Monsieur KOMLA – EBRI, cela peut-être une façon de refuser de reconnaître la réalité et de faire vivre NEYLA au-delà de la mort.

- **Mais dites-nous, NEYLA a-t-elle réellement existée ?**

Sa mort est-elle réelle ou seulement « littéraire », puisque vous ne semblez pas opter pour une relation à distance. Fofogan le reconnaît dans le livre :

« Je n'avais pas laissé d'amie au pays parce que je n'avais jamais cru aux rapports sentimentaux à des milliers de kilomètres de distance » (page 11)

La narration de l'histoire d'amour entre Fofogan et NEYLA est abondamment émaillée de flash-back qui rappellent souvent le passé du narrateur (avec nostalgie lorsqu'il s'agit des souvenirs d'enfance et la présence dominante de la mère, nous reviendrons là – dessus) et de diversion en termes de réflexion sur les faits sociaux essentiellement : les pratiques sociales, les mœurs, la problématique du développement en Afrique, la problématique de la rencontre des cultures à travers le couple mixte, la corruption à tous les niveaux, déficit de l'éthique professionnelle qui frise le cynisme et l'immoralité lorsqu'il s'agit du corps médical etc...

- **L'écriture romanesque est – elle pour vous un prétexte pour s'adonner à la critique sociale ?**
- **Envisagez-vous d'écrire un essai**

Et puis vous ne faites pas l'économie des envolées poétiques.

Non seulement des paragraphes qui sont de véritables épanchements d'un amoureux qui conjurait le temps de suspendre son vol, mais aussi un long poème à votre mère, en pleine narration, sur presque deux pages (pages 34-35) et qui nous rappelle Camara Laye :

« Mère, toi qui m'as mis au monde avec tant de douleur,

Mère, toi qui sous le soleil et la lune me portais sur ton dos,

Mère, toi qui pendant tant de nuit me veillais dans le sommeil, (...) » (page 34)

- ***Ecrivez-vous souvent des poèmes ? Parce qu'une grande partie de votre roman est carrément de la prose poétique...***

Mesdames et Messieurs, NEYLA est un roman de 128 pages d'une structure formelle de trois chapitres de longueurs très inégales et un épilogue :

Chaque chapitre est introduit par des vers de Khalil Gibran (Le Prophète), des épigraphes qui fonctionnent comme des anachronies narratives parce qu'elles condensent l'épaisseur narrative du chapitre.

Roman de souvenir et roman de ressourcement et d'exorcisme du passé, NEYLA est traduit de l'Italien et a obtenu le Prix Prato CittAperta 2019, il se lit comme on boit du petit lait, à condition qu'en abordant le dernier virage, la fin, l'on se rappelle qu'on est toujours en littérature, dans un monde de liberté et du possible.

C'est pourquoi après avoir tourné la dernière page précipitez-vous pour aller sortir le bout de manioc qui cuit dans l'âtre traditionnel.

Vous comprenez donc que vous devez le lire, et le relire après l'avoir lu.